

*Le rémouleur des amours perdues*

# LA MATIÈRE DE LA TERRE

*par*

CHRISTIAN ZORKA

*Olivière ei de tou grand païrè,  
castagnè de tou païrè, amèlié ei tiou.*

— Proverbe provençal

## I — LE DESTIN

Malgré tout, la foire annuelle aura lieu. C'est qu'à Crayard, tout va bien, malgré tout. À quatre cents mètres d'altitude, là où l'on n'entend plus les cris des mouettes, il pousse des châtaigniers. Ou plutôt, il en poussait auparavant. Les arbres sont toujours là, dans la petite ville de Crayard, en Haut-Carillon, mais ils ne donnent plus de fruit. Rien. Pas la moindre petite bogue. Chacun repense à son dernier marron. Dans l'estaminet de la place, son tenancier additionne les ardoises et se souvient de la purée de marrons que fabriquait sa femme. Au premier étage, sa belle-mère hurle que son ragout pue l'amande (« Débarrasse-moi de cela, fils ») ; il ne répond pas. Il contemple plutôt sa femme qui accroche de vieilles affiches au mur, tandis que leur fils fouille l'étable, leur fille le grenier, à la recherche de chaudrons. Cela fait bientôt dix-huit

mois que les arbres ne donnent plus de fruit. On fait semblant. On ne s'interroge pas. On se retient de se faire des reproches. Mais la fête aura lieu.

## 2 - LA SURVIE

Le lendemain, la fête bat son plein - malgré tout. À savoir, en dépit de l'« avarice de la forêt ». En dépit de tout. « Il faut quand même fêter la châtaigne ! » murmure-t-on dans la rue. Des enfants jouent à la marelle et à saute-mouton. Plus loin, d'autres enfants cherchent des morceaux de charbon dont le calibre est proche de celui des marrons ; ils les rapportent aux vieux hommes, drôlement fiers de leur chaudronnée de fruits immanageables. Près d'une muraille, à l'abri du vent, cinq hommes manient vigoureusement des tisonniers tout noirs. Les fêtards qui les regardent y croient presque, ferment les yeux pour se souvenir de marrons chauds. C'est difficile. Derrière un tréteau, de vieilles femmes coupent des fenouils, vendent de la confiture et se racontent leurs ragoûts de pleurotes à la sauge. « Ça n'a pas le même goût... » pensent-elles. Mais, il aurait été le seul prétexte qu'il n'y a pas de châtaignes. À quelques pas de là trône une ébogueuse en fer, chômant sous le soleil, non moins fière que les villageois de l'histoire commune. La foire doit se poursuivre jusqu'à la tombée de la nuit, c'est la tradition.

## 3 - LE TRAVAIL

Le fils du postier n'était pas à Crayard pour la foire annuelle. Trois mois après que les arbres arrêtaient de donner des fruits,

on l'envoya travailler sur les chantiers. Loin, au nord. Où il faisait plus froid, où les gens parlaient différemment. Loin des saisons stables. C'était nécessaire. Fourrant le porte-foret de son père dans un vieux sac en cuir, il remercia la voisine pour un caleçon long et monta dans le train (« Reviens vite ! » « La ville a besoin de toi ! » « Envoie-nous de l'argent dès que possible, nous avons faim ! ») Pendant que la foire bat son plein à Crayard, Stéphane apprend donc des chansons à boire et comment manier une pioche. Derrière le tunnelier, cette énorme taupe de seize mètres de diamètre, Stéphane et ses collègues ramassent par pelletées la terre qu'ils évacuent vers le monde extérieur dans des wagonnets. Petit à petit, deux continents se rejoignent. Pendant le journée de travail, plusieurs choses sont de rigueur : tirer la langue à l'ingénieur civil, faire des barricades avec les caisses de boulons, s'abstenir de parler politique. À part cela, on est plus ou moins libre d'agir selon son bon vouloir. À la sortie du tunnel, le soir autour d'une brassière, on grille des châtaignes venues de partout (sauf de la petite ville de Crayard qui n'en vend plus) : elles n'ont pas du tout le même goût, pense Stéphane. De temps à autre, on se met à chanter, pour tromper l'ennui. Les refrains tournent surtout autour de « coups de grisou » et de « formes sous les canezous ». Ce n'est pas bien gai, mais l'on s'amuse. De temps à autre, il y a des pouces écrasés, des lunettes de sécurité embuées. Puis un jour, il survint un accident plus grave.

## 4 - LES ARBRES

Mais reparlons d'abord de la fête ! Devant l'église, la femme du postier prépare des crêpes et ne pense pas à son fils ; le prêtre mange des crêpes en feuilletant un psautier emprunté,

à la recherche de vers consolateurs ; à la fin, il se penche vers la femme du postier et lui parle de lionceaux qui « éprouvent la disette » et d'un méchant qui « s'étend comme un arbre verdoyant » ; puis il mange une nouvelle crêpe<sup>1</sup>. Autrement dit, la foire bat toujours son plein. Sur le tympan de l'église, un vieil édifice, parmi saints et péchés, on remarque si l'on regarde de près, à gauche sous des démons accouplés, une hotte remplie. Le postier regarde le tympan de près ; puis il chatouille les oreilles de Paco, son chien fidèle. Avant la catastrophe, et par toutes les saisons, Paco et le postier s'étaient promenés tôt le matin parmi la famille des fagacées : le maître énumérerait les espèces variétales ; le chien reniflait les écorces. Selon le mois, le maître tendait au chien un bourgeon, une fleur ou des fruits. Au mois d'octobre, lorsque la ville entière marchait au rythme de la récolte, le postier et son compagnon ne faisaient pas exception à la règle : le chien appréciait particulièrement la chair onctueuse et sucrée de la Rousette ; le maître quant à lui préférerait la Bouche de Bétizac ; à l'égard de la Belle Épine, ils nourrissaient tous les deux un préjugé sans bien-fondé. Ailleurs sur la façade de l'église, à côté d'autres métopes à caractère biblique, se déroule une scène avec des agriculteurs.

Au moment où l'accident survient quelque part au nord, le postier de Crayard quitte la foire, emmenant son chien vers la châtaigneraie. Là, rien n'avait changé : les arbres étaient toujours là, toujours aussi infertiles. Chaque arbre avait beau appartenir à un ménage en particulier — et ce, depuis des générations — toutes les familles étaient également privées de châtaignes. Le chien retourna au trou qu'il avait commencé à creuser

<sup>1</sup> Cf. Psaume 34 : 10 ; Psaume 37 : 35.

la dernière fois. Le postier l'aide à y descendre et le chien poursuit son excavation. Cela ne laisse plus aucun doute : les arbres poussent dorénavant à l'envers.

## 5 — LA VOIX

Au moment où, au milieu du tunnel à moitié creusé, l'accident se produisit, l'on chantait des chansons scabreuses et l'on proférait des jurons en plusieurs langues. Stéphane mourut, broyé par l'énorme perceuse. Au moment du trépas, ses collègues parlaient de « canezous ». Il y eut force exagérations. On n'entendit ses cris que quelques mètres plus loin. C'était trop tard : du sang d'ouvrier avait été renversé sur la craie bleue des rochers environnants. Il fallut arrêter le tunnelier pendant quarante-huit heures ; cela coûta très cher. Les urgentistes emmenèrent le cadavre.

Quand les ouvriers revinrent dans le tunnel, il y eut une voix :

« J'ai été son tombeau, et en cent et cent lieux  
Encore je rougis de son sang précieux.  
Mes fines parois recouvertes de gravats,  
Recèlent des ouvriers les efforts et tracas »

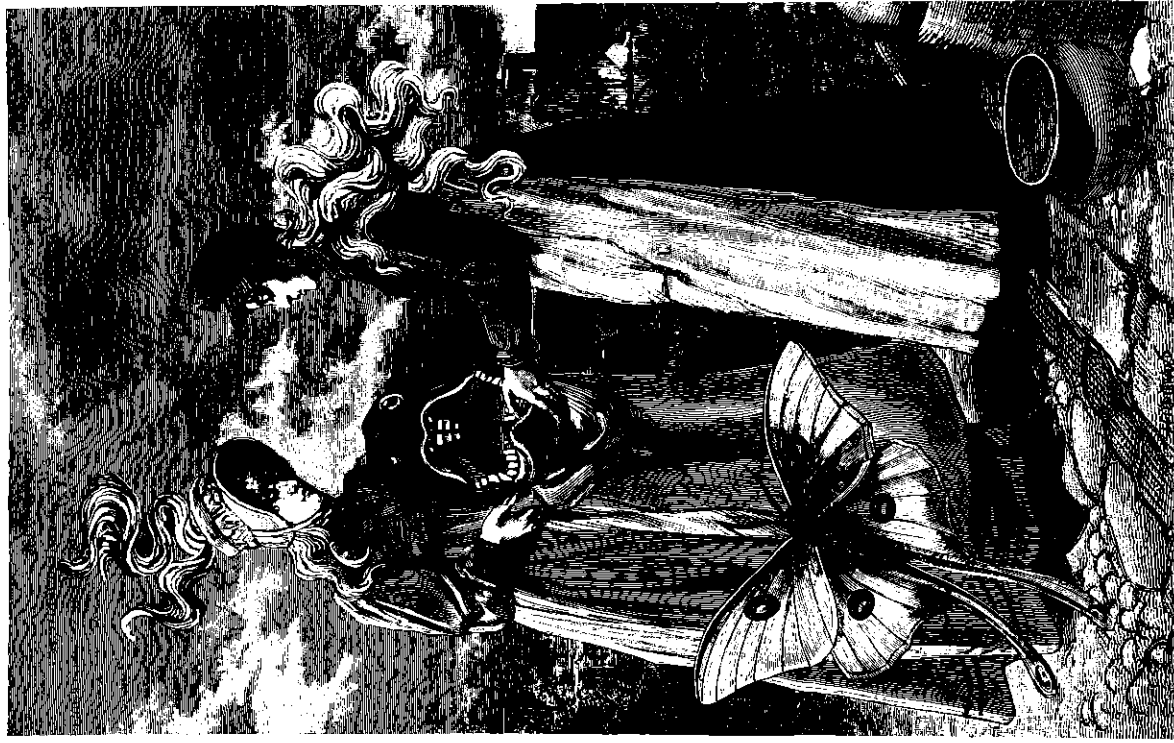
Le voussoir du tunnel revêtu en béton armé avait beau manquer d'amygdales, la grande gorge souterraine s'était mise à parler. Le contremaître conclut qu'on ne l'entendrait plus dès que les navettes ferroviaires se mettraient à circuler une quarantaine de fois par jour.

## 6 - LE RETOUR

Deux jours après la foire annuelle, le cadavre de Stéphane était de retour en Haut-Carillon. Les fêtards se retrouvent chez le postier pour la veillée mortuaire. On convient que le cadavre est pâle et que ses articulations sont noueuses. Le prêtre feuillette son psautier et repare de lionceaux. Le lendemain, des hommes plantent des tisonniers autour du lieu d'ensevelissement et des femmes y nouent des rubans. Au moment où le cercueil descend dans la terre, on entend un bruit sourd. Le prêtre continue à parler. On entend un nouveau bruit sourd. De l'autre côté de la barrière, les châtaigniers se redressent et donnent du fruit à nouveau : les marrons sont de retour, ils tombent par terre.

## 7 - L'ÉQUILIBRE

À cinquante mètres sous la mer, le tunnel perdait ses forces. La craie, autrefois rouge vif, pâlissait. Comme un morceau de sucre qui boit lentement son café, les rochers d'alentour avalaient peu à peu le sang qui avait donné sa vie au tunnel. Et le sang de refluer aux antipodes vers la tombe de Stéphane et les arbres de Crayard. Et le postier de se dire qu'il préférerait quand même son fils aux châtaignes.

*L'angoisse du loup*

MONSIEUR TOUSSAINT  
LOUVERTURE

*présente aujourd'hui*

SAMARKAND! SAMARKAND!

NOUS SOMMES NOMBREUX ET IMPARFAITS,  
MAIS NOUS SAVONS DANSER.



|                      |                    |
|----------------------|--------------------|
| Pascale Dietrich     | Christian Zorka    |
| Mathias Gosselin     | Ibis Sepúlveda S.  |
| Julien Campredon     | Stéphane Sanchez   |
| Thierry Acot-Mirande | Didier Rouge-Héron |
| Bernard Quiriny      | Cécilia Colombo    |
| Céline Robinet       | Pierre Cendors     |

*Désolé, cet énigmatique divertissement  
ne ressemble pas du tout à ce que nous voulions faire.*